

B i b l i o t h è q u e
des
**SCIENCES
HUMAINES**

**Approches
de l'imaginaire**

par

ROGER CAILLOIS

de l'Académie française

nrf
Éditions Gallimard

*Bibliothèque
des Sciences humaines*

ROGER CAILLOIS
de l'Académie française

APPROCHES
DE L'IMAGINAIRE

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Callimard, 1974.*

AVERTISSEMENT

Les études qui composent le présent ouvrage sont toutes, pour la conception, sinon pour la rédaction, antérieures à 1945. Il rassemble ainsi certains de mes plus anciens écrits. De ceux-ci, les uns n'ont jamais été réunis en volume, d'autres figurent dans des opuscules depuis longtemps introuvables. Le plus étendu forme un livre que je m'étais jusqu'à présent refusé à voir réédité, tant il me paraissait nécessaire de le mettre à jour.

Je regarde surtout ces divers travaux comme des documents qui jalonnent le cheminement d'une pensée éprise des mécanismes et des secrets de l'imagination. Isolés, ils n'avaient pas grand sens. Assemblés, il me semble que s'y révèle une relative cohérence et qu'ils deviennent parfois instructifs jusque par leurs défauts ou leurs erreurs.

Ils sont généralement plus marqués par l'actualité que mes ouvrages plus élaborés. Il peut ainsi arriver à certains d'éclairer un aspect insuffisamment connu des mouvements auxquels j'ai pris part, comme le Surréalisme ou le Collège de sociologie. A ce titre, ils ont valeur de témoignage.

Je n'ai recueilli que celles de mes études qui répondaient au titre d'Approches de l'imaginaire, puisque tel était le point sur lequel je souhaitais souligner la continuité latente d'une recherche parfois éparpillée. J'ai écarté tout ce qui, dans le même temps, fut intervention passagère ou polémique portant sur des problèmes de littérature ou d'esthétique, partis pris de moraliste, méditations où apparaissait malgré moi une écriture lyrique.

Ces Approches (combien boiteuses) de l'Imaginaire renseignent sur la racine et sur l'enfance de mes préoccupations. Elles suggèrent sans le vouloir que, chez certains écrivains au moins, beaucoup plus de choses qu'on ne croirait se trouvent contenues dans leurs premiers aveux. Ces impatients ont voulu tout dire tout de suite. Ils ne feront plus tard que développer ou essayer de préciser, de justifier ou de rectifier ce qu'ils s'étaient dépêchés d'exprimer d'abord et qu'ils s'efforcent désormais d'habiller d'apparences diverses parfois méconnaissables. De quelque façon, chaque écrivain, même le plus secret, ne cesse jamais de rédiger une autobiographie déguisée : son œuvre.

En ce sens, la succession des essais qui sont groupés dans le présent ouvrage vise à reconstituer, par bribes plutôt que de manière suivie, l'itinéraire lointain de la plus tenace peut-être de mes ambitions. Mes livres en marquent les stations un peu prolongées. Je livre ici les premières étapes du parcours, celles qui, déjà, sans que je le sache, avaient décidé d'une orientation que je me suis cru naïvement libre de modifier à chaque moment.

Décembre 73.

I

L'équivoque surréaliste

1933-1935

ARGUMENT

De mon passage dans le groupe surréaliste, j'ai gardé une empreinte qui, si elle a subi d'assez longues éclipses, ne s'est jamais effacée. Il y avait quelque ambiguïté, sinon un franc malentendu, dans mon adhésion.

La rupture eut lieu à l'occasion d'une discussion d'ailleurs toute amicale avec André Breton sur des haricots sauteurs ramenés du Mexique par l'un d'entre nous. C'était le 26 décembre 1934. Dès le lendemain, j'écrivis à Breton que ma présence dans le groupe ne me paraissait plus avoir de sens. Pendant environ deux ans, ma participation aux différentes activités du groupe avait été quotidienne et scrupuleuse¹.

Sur le plan littéraire, je retiens notamment mes articles des numéros 5 et 7 de *Minotaure*, l'un sur la mante religieuse, l'autre sur le mimétisme chez les insectes, études que j'ai développées plus tard dans *Le Mythe et l'homme* et dans *Méduse et Cie*. L'incident des haricots sauteurs n'était que l'aboutissement de plusieurs surprises ou déceptions de ma part, qui avaient commencé dès janvier 1933 avec ma participation aux prétendues *Recherches expérimentales* « sur la connaissance irrationnelle de l'objet », « sur les possibilités irrationnelles de pénétration et d'orientation dans un tableau », « sur la vie à une date quelconque », « sur l'embellissement d'une ville ». Programme qui m'éblouissait et qui allait dans le sens du *Procès intellectuel de l'Art* que j'étais en train d'écrire et qui n'avait pas encore ce titre.

Hélas, il me fallut bien vite constater qu'il s'agissait là

1. De cette agitation parfois turbulente, j'ai fait confidence dans des pages de souvenirs destinées aux numéros d'hommage consacrés par *La Nouvelle Revue française* à la mémoire de Breton (avr. 67) et par *Europe* à celle d'Éluard (janv. 73).

non d'investigations sérieuses, mais de simples jeux de société, comme chacun peut encore aujourd'hui s'en convaincre en lisant les résultats des enquêtes dans *Le Surréalisme au service de la Révolution*, n° 6 (et dernier) avec des commentaires à peine critiques de Paul Eluard.

A distance, c'est-à-dire quarante ans après, si je laisse de côté quelques contributions mineures à diverses revues sympathisantes, plus d'une de mes études d'alors me paraissent annoncer avec une précision qui ne laisse pas de me stupéfier aujourd'hui, des fascinations qui n'allaient jamais m'abandonner. Telle *Spécification de la poésie*, parue dans *Le Surréalisme au service de la Révolution* (n° 5) et surtout la seconde partie de ma réponse à l'Enquête sur la Rencontre, publiée dans le numéro 3-4 de *Minotaure* (1933). Je reproduis ici le paragraphe en question :

« Le concept de rencontre m'apparaît dans l'ordre théorique comme bien peu élaboré, en tant du moins qu'il suppose l'existence de déterminations extérieures pures, dont l'indépendance absolue assurerait précisément à leur interférence les caractères d'une véritable rencontre, rencontre considérée comme fortuite ou nécessité selon que les lois de la nature sont éprouvées contingentes ou nécessaires. Or on cherche vainement quelles cloisons étanches permettraient un aussi parfait isolement. Il semble au contraire que les séries causales soient non seulement déterminées, mais encore surdéterminées l'une par rapport à l'autre, le nombre des surdéterminations, reconnues ou non, s'accroissant continuellement. Les coïncidences, dont il est au fond puéril de s'étonner, sont ainsi des témoignages extrêmement partiels, des révélations infinitésimales de cette multiple et souterraine interdépendance. De même, les quelques recherches positives du surréalisme sont autant de tentatives méthodiques destinées à déceler la trame des surdéterminations lyriques dont la rigoureuse systématisation latente ne permet pas de laisser aux prétendues rencontres la couleur de miracle dont les pare la méconnaissance de leur syntaxe. »

« Les coïncidences, dont il est au fond puéril de s'étonner... », « ne permet pas de laisser aux prétendues rencontres la couleur de miracle... » : quels présages, à peine entré dans le groupe, de mon dissentiment futur ! En même temps, il m'est impossible de ne pas reconnaître dans ces lignes l'ébauche de la théorie du fantastique naturel, de l'imagination juste, de l'obligation pour affirmer la légitimité de la poésie, d'admettre l'existence d'un monde fini et dénombrable, donc redondant (je dis ici « surdéterminé »), que je devais beaucoup plus tard essayer de formuler.

Je n'ai pas besoin d'en dire davantage, je suppose, à la fois pour avouer une dette, définir une opposition et marquer une continuité. Je n'ai retenu de cette époque que les balbutiements d'apprenti qui m'ouvraient une voie que j'eus sans doute tort d'abandonner pour des sollicitations plus pressantes, auxquelles une candide présomption m'appelait à céder : ce précaire amalgame de savoir et de passion que devait être le *Collège de sociologie*.

SPÉCIFICATION DE LA POÉSIE

Il est de fait que la poésie continue à bénéficier d'une indulgence de mauvais aloi qui tend à lui conférer de dangereux avantages en la sauvegardant, sous prétexte d'intrusion sacrilège, de tout examen critique tant soit peu précis et rigoureux. A une telle complaisance, la poésie a plus à perdre qu'à gagner, car il suffit qu'on puisse supposer qu'elle en vit, pour qu'elle soit immédiatement disqualifiée. Or tant d'œuvres précisément se présentent comme poèmes, alors qu'il est difficile d'y trouver autre chose que les plus inexcusables escroqueries sentimentales, artistiques ou intellectuelles, qu'il n'est pas possible à une pensée sévère de ne pas considérer la poésie comme le droit donné à n'importe qui de dire n'importe quoi, et cela sans garantie, sans obligation de rendre des comptes. C'est pourquoi, à la moindre compromission, elle tombe au rang de genre littéraire particulièrement littéraire qui ne se recommande guère à l'attention, outre une disposition typographique généralement irritante, que par une plus grande confusion et une plus grande audace dans l'inflation et le tripotage. Aussi cet état de fait pourrait-il être invoqué par les intéressés pour tenter de justifier l'opposition qu'ils se plaisent à creuser entre le poétique, comme cas spécial de l'imaginaire, et le réel. Il est néanmoins certain que cette situation risque de balancer à elle seule les prétentions du surréalisme à l'objectivité absolue et d'obliger à le tenir comme une concurrence déloyale et non fondée de l'activité scientifique (étant mise de côté pour le moment, la question préjudicielle touchant la portée véritable de ce concept de concurrence déloyale). Au contraire, c'est justement dans la mesure où le surréalisme a considéré la poésie comme un fait et l'a systématiquement épuisée en tant que telle jusqu'en ses limites

extrêmes, limites qui sont à leur tour des faits poétiques susceptibles d'un développement concentrique et ainsi de suite, qu'il s'est acquis en propre le droit d'entreprendre avec quelque validité la critique de l'imagination empirique.

Il s'agit donc d'*organiser la poésie*. Dans ces conditions le concept et l'objet sont au fond des points d'application également valables, étant donné qu'il existe entre le concept et l'ensemble des aventures singulières qui le supportent affectivement, la même *indépendance concrète*, les mêmes rapports inquiétants qu'entre l'objet et son rôle utilitaire, bien loin qu'on puisse apercevoir ici et là la coïncidence parfaite qu'y suppose la pensée rationnelle. Il est manifeste que jamais le rôle utilitaire d'un objet ne justifie complètement sa forme, autrement dit l'objet déborde toujours l'instrument. Ainsi est-il possible de découvrir dans chaque objet un résidu irrationnel déterminé entre autres choses par les représentations inconscientes de l'inventeur ou du technicien¹. De même, tout concept possède une valeur concrète spécifique qui permet de le considérer comme objet et non plus comme abstraction. Par exemple, en tant qu'abstraction, le mot « araignée » ne peut passer que pour une façon commode et approximative de s'exprimer. C'est là le plan ordinaire de la littérature: celle-ci se caractérise donc par un emploi hâtif et inconsideré des mots, se servant de ce qu'il y a en eux de plus superficiel, de plus squelettique et de moins saisissable, les prenant à leur minimum de représentations, tant impersonnelles que personnelles, tant obscures que distinctes, ce qui rend, sans préjudice du reste, son importance scientifique à peu près nulle. Au contraire la poésie commence au moment où l'on considère le mot dans l'infinité théorique de ses représentations, soit, dans l'exemple précédent, le concept irrationnel d'araignée comme agrégat de données empiriques. Il est clair que l'indépendance affective du concept vis-à-vis du mot qui le supporte est déterminée à la fois — par l'objet, c'est-à-dire par son potentiel de représentations ou d'excitations collectives (ainsi la psychanalyse et la gestalt-théorie révèlent dans des domaines différents l'existence de symboles et de formes attractives de valeur universelle), — par le sujet, c'est-à-dire par la systématisation consciente et inconsciente de ses souve-

1. Il y aurait évidemment un énorme intérêt poétique à *isoler* ce résidu irrationnel. Mais pratiquement l'opération se révèle extrêmement délicate. Seul l'emploi simultané de méthodes différentes permettra par la comparaison des résultats d'arriver à quelque certitude. Malgré un certain manque de mise au point, les questionnaires surréalistes sont à considérer comme un premier moyen d'investigation.

nirs et tendances, d'un mot, par sa vie, — et enfin par leurs précédents rapports, c'est-à-dire par le « décor » des occasions où ils se sont déjà trouvés en présence : les toiles d'araignées détruites en avançant dans l'ombre, celles que faisait recueillir Héliogabale en énormes quantités avant la fin du jour, les pattes d'araignée dites faucheurs qui remuent longtemps sur une main ouverte, les ouvrages d'érudition sur les araignées, les araignées que les prisonniers apprivoisent dans leur cellule, les araignées et le somnambulisme, les araignées et les plats qu'il faut manger froids.

On aperçoit d'autre part que cette médiation du concept irrationnel où l'histoire complète de l'individu intervient justifie surabondamment le rôle fondamental que dans la poésie le surréalisme assigna à l'automatisme.

Enfin et surtout, l'opposition du poétique et du réel est devenue difficilement défendable. On peut à la rigueur admettre qu'une civilisation industrielle jette pour l'avantage de ses intérêts très particuliers un certain discrédit sur les manifestations de la réalité les moins immédiatement utilisables à son point de vue (le rêve et la folie par exemple) et qu'elle les range en conséquence dans des catégories comme celles de l'insolite ou de l'anormal, du moins dans la mesure où celles-ci n'impliquent qu'un jugement statistique ou commercial. Mais au moment où une déviation abusive a réussi à imposer généralement les concepts d'apparence et de subjectivité, c'est-à-dire à trier dans la réalité un certain nombre de ses manifestations et à les déclarer moins réelles que les autres pour l'unique raison qu'elles sont moins apparemment dépendantes du reste des représentations, qu'elles n'intéressent que la conscience individuelle ou, pour comble, qu'elles sont effet du hasard, suivant les cas hypocrite aveu d'ignorance ou commode fin de « non-recevoir », il devient indispensable de dénoncer un tel arbitraire et d'affirmer une fois pour toutes que dans une philosophie qui ne fait pas de sort spécial à l'esprit les concepts d'apparence et de subjectivité ne peuvent avoir de sens.

Cela dit, l'effort du surréalisme sera peut-être plus facilement situé : on a pu croire qu'il travaillait à déconsidérer la réalité, ou plus exactement à mettre en doute avec preuves à l'appui toute solidité objective. Cette proposition n'est exacte que dialectiquement, c'est-à-dire si l'on considère en même temps l'aspect antithétique de cet effort : accréditer tout ce que le pragmatisme industriel et rationnel avait tenté de retrancher de la réalité, sans jamais apercevoir l'absurdité prétentieuse d'une telle suppression. Le surréalisme peut donc

prendre comme maxime de ses expériences le très évident aphorisme de Hegel : « Rien n'est plus réel que l'apparence en tant qu'apparence. » C'est aussi l'épigraphe de toute poésie, qui renonce à bénéficier de ses privilèges artistiques pour se présenter comme science. Elle est alors par principe violemment unilatérale dans le sens du merveilleux et de l'insolite et s'attache indépendamment de toute autre considération et par tous les moyens à faire la part de l'irrationnel dans l'objet et dans le concept, mais il n'est rien dont elle ne doive rendre compte après coup à la plus stricte des critiques méthodologiques.

Sur cette route, la présence d'esprit ailleurs si utile fait place à une mystérieuse *absence d'esprit*, et la prétendue et illusoire liberté d'esprit ailleurs si brillante à la *nécessité d'esprit* — qui pardonne moins et qui connaît mieux. La poésie n'a pas droit à l'autonomie.

Le Surréalisme au service de la Révolution,
n° 5, mai 1933.

ROGER CAILLOIS

Approches de l'imaginaire

Approches de l'imaginaire rassemble certaines études écrites par Roger Caillois entre 1935 et 1950 et non réunies jusqu'à présent en volume. L'ouvrage reprend également trois essais épuisés et devenus introuvables : *Procès intellectuel de l'art*, *Puissances du roman* et *Description du marxisme*.

Il est divisé en quatre parties : « L'équivoque surréaliste », « Paradoxe d'une sociologie active », « Sciences infaillibles : sciences suspectes », « Puissances du roman », qui apportent souvent d'utiles témoignages sur les mouvements auxquels l'auteur a participé, notamment le groupe surréaliste dont il fut membre de 1932 à 1935 et le Collège de Sociologie qu'il fonda en 1937 avec Georges Bataille. Ces études reliées par des *arguments* qui en précisent situation et signification s'efforcent, chacune à sa manière, de définir la logique de l'imaginaire. Elles racontent une sorte d'éducation intellectuelle toujours orientée vers un même but : défricher l'univers sensible afin « d'y déceler des corrélations, des réseaux, des carrefours, des régularités, en un mot quelques-unes des réverbérations mystérieuses dont se trouve marqué ou illuminé l'épiderme du monde, depuis les dessins des pierres dans la matière inerte jusqu'aux images des poètes dans le jeu apparemment libre de l'imagination ».

L'auteur s'en explique en ces termes : « Dans l'une et dans l'autre de ces extrémités, j'ai cru dès le début qu'il devait régner une syntaxe. Entre l'une et l'autre, il me parut plus tard qu'il existait une continuité. Ces paris téméraires, je n'ai jamais fait qu'essayer de les soutenir et de les illustrer. *La Pieuvre* de 1973 prolonge assez exactement *La Mante religieuse* de 1935 et le texte que j'achève sur la poésie ne contredit pas, il s'en faut, celui de 1933 qui inaugure le présent ouvrage. »

Cases d'un échiquier, publié en 1970, constituait par anticipation le second tome de ces *Approches de l'imaginaire*. Il correspond à la période 1950-1965. Un troisième volume intitulé *Obliques*, paru en 1975, a rassemblé les dernières analyses de Roger Caillois, décédé en 1978.



9 782070 290604



Extr. de la A 20060

ISBN 2-07-029060-3